

Hassan II. Ses coups de sang, ses coups de génie

Maroc

Posté par: lakil

Publiée le : 6/12/2007 17:30:00



Tour à tour séduisant ou menaçant, orateur hors pair toujours, Hassan II s'est servi de son érudition et de son sens aigu de la psychologie humaine pour soigner son image à l'étranger et marquer le peuple marocain. Ses mots choisis à propos résonnent encore aujourd'hui d'une étrange actualité. Florilège de 38 ans de com' et de propagande.

Hassan II était une bête médiatique. Relire ses interventions, c'est un peu dresser une histoire du pays.

Le défunt roi savait d'ailleurs vendre les bons côtés de sa patrie, et lui-même par ricochet, comme un 2 en

1 inévitable, avec le talent d'un commercial de Procter & Gamble qui lit les Pensées de Pascal avant de dormir. En face de la presse occidentale (et française de préférence), Hassan II a toujours étalé son savoir et sa culture, usant d'une langue raffinée, charmeuse et veloutée. Le monarque s'amusait d'ailleurs à truffer ses interviews de références à des auteurs classiques français, citant aussi bien Montesquieu que le Cardinal de Retz pour expliquer la situation politique du Maroc, tout en relativisant les atteintes aux droits de l'homme. Il se plaisait ainsi à donner des complexes à son interlocuteur français, lui prouvant, références à l'appui, qu'il ne fallait pas le prendre pour un roitelet sans envergure. Le Maroc, malgré l'analphabétisme ambiant, est un pays dont le roi connaît la France et ses classiques comme sa poche. Côté face, il ne faut pas lui en remonter. Côté pile, il remonte les bretelles à son peuple à la manière d'un papa en colère contre son gamin trop turbulent. En face de ses "sujets", le langage peut se faire cru, direct, faisant appel à la darija, avec les expressions les plus imagées et les plus dures aussi. Ses interviews, aussi nombreuses que diverses, sont restées un sommet de l'art de converser, de la réponse du tac au tac, de l'esquive élégante et mystérieuse. Et quand toutes ces ficelles n'ont pas prise, Hassan II ment sans souci d'être cru, semblant considérer que se justifier est un signe de faiblesse. Mauvaise foi affichée, au-dessus du commun des mortels. Souveraine.

"Avec l'aide de Dieu, je prends le pouvoir."

Premier discours de trône, 3 mars 1961

Dès son intronisation, l'ancien prince Moulay Hassan remet les pendules à l'heure : son règne cavalera constamment entre ces deux bornes que sont Dieu et le pouvoir. Commandeur des croyants et chef suprême des armées, autrement dit le roi légitime, détenteur de tous les pouvoirs possibles. En quatre décennies de règne absolu, Hassan II fera appel, même aux moments les plus sombres de son histoire, à ses deux béquilles : l'autorité spirituelle et l'autorité tout court. Le roi a souvent répété cette formule, qui résume bien ses pouvoirs : "L'Etat, c'est moi !". Dans la pratique de tous les jours, ses discours, ses actes, laissaient distiller à leur manière d'autres déclinaisons possibles, du style : "L'islam c'est moi, celui qui détient le bâton (et la carotte) c'est moi".

"Il fallait exécuter tous les putschistes immédiatement".

Conférence de presse en juillet 1971 tenue au lendemain de la tentative de putsch de Skhirat

Hassan II vient d'échapper à la première tentative de coup d'Etat de son règne. Lors de son 42ème anniversaire, au palais de Skhirat, 1200 officiers et hommes de troupe, encadrés par le Général Medbouh et le Colonel Ababou, font irruption parmi les invités et ouvrent le feu à tout va. Hassan II laisse percer toute sa cruauté dans cette déclaration quasi à chaud, encore sous le coup de l'émotion et de la surprise d'avoir vu des officiers des FAR remettre en cause son statut de roi des Marocains et chef des armées. L'indignation de Hassan II est d'autant plus forte qu'un lien étroit, selon sa vision du caractère consanguin entre royauté et armée, l'unit à ses troupes. Il est sur ce point l'héritier en droite ligne d'une longue tradition où les rois alaouites passent les traîtres au fil de l'épée. Hassan II a la vengeance dans la peau, c'est un fait. Une anecdote rapportée par Ignace Dalle, citant M'hamed Boucetta (grande figure de l'Istiqlal) dans son ouvrage Les trois rois (Editions Fayard, 2004), est à ce titre révélatrice : "Un jour, après Skhirat, il (Hassan II) m'a dit : 'Ces gens-là m'ont humilié ; ils doivent payer, non pas d'un coup de revolver, c'est vite fait, mais lentement, comme un sucre dans l'eau glacée'". Cette référence au sucre fondant à petit feu, suite aux sévices de l'eau glacée, est un teasing (accroche publicitaire) pour le futur Tazmamart. Hassan II, qui citait souvent les conseils de son père, n'aura pas suivi au moins l'un deux, qu'il confie au journaliste Eric Laurent dans Hassan II, La Mémoire d'un Roi. Celui que Mohammed V a donné au prince héritier, au moment du retour d'exil en 1955 : "Bon, il y a maintenant deux mots que je ne veux plus entendre dans votre vocabulaire : rancune et revanche".

"Comme le prince héritier (Mohammed VI) n'avait que neuf ans, Oufkir comptait se rendre à Ifrane, le nommer roi et déclarer l'état d'urgence, et pouvoir ainsi commettre tous les crimes en son nom."

Discours au lendemain de la tentative de putsch de 1972.

Tout juste sorti indemne d'un deuxième coup d'Etat mené par le Général Oufkir, Hassan II livre, à nouveau, son explication des misères que lui fait son armée. Et son homme de confiance en particulier, Oufkir, l'homme auquel il ne pardonnera jamais sa trahison, et surtout "son ingratitude", comme aimait à le rappeler Hassan II, maître en mots chargés de sens. Le choix du terme est une façon de souligner son chagrin face à un obligé, un général félon qui lui doit tout. Le sujet Oufkir en deviendra tabou. Vingt ans plus tard, le roi refusait toujours d'en parler, selon Eric Laurent, son journaliste confesseur pour Hassan II, La Mémoire d'un Roi : "Il ne m'a opposé qu'un seul refus, lorsque je lui demandais de broser un portrait d'Oufkir : 'Je ne serais pas impartial, je pourrais juste vous peindre une croûte'". Peut-être est-ce Hassan II, l'ingrat, après coup ? Le deuxième coup d'Etat

raté contre Hassan II, en à peine un an, va lui être bénéfique dans les médias français, avec lesquels il n'est plus en odeur de sainteté au moins depuis l'affaire Ben Barka en 1965. Hassan II devient ce 'miraculé' oint d'une baraka inexplicable : "Les gens commençaient à se dire : mais qu'est-ce que c'est que cet homme qui se tire de tout !", s'interroge ainsi l'éditorialiste Jean Daniel. Le roi, qui feint de se choquer de cette image d'Epinal, ne manque cependant pas d'y ajouter une touche personnelle, chaque fois que l'occasion lui en est donnée : "La plupart des officiers participant au putsch, raconte-t-il dans Mémoire d'un roi, m'avaient juré fidélité à l'intérieur même de la mosquée Al Haram, où je m'étais rendu pour une Omra. Ces mêmes officiers allaient réitérer leur serment devant le tombeau du prophète, à Médine". Plus terre à terre, il justifiera aussi le comportement de ses officiers par le fait qu'ils étaient sous l'effet de stupéfiants. Il n'ira pas jusqu'à considérer cela comme circonstance atténuante et leur épargner ainsi son fameux courroux.

"Moins on parlera de (Abderrahim) Bouabid, mieux ça vaudra".
Conférence de presse à Paris en janvier 1982.

Abderrahim Bouabid, leader de l'USFP, est exilé à Missour par Hassan II, après s'être opposé à tout référendum au Sahara, idée défendue par le roi au sommet de l'OUA à Nairobi en 1981. Pourtant, Hassan II apprécie l'homme qu'il classait "parmi les hommes d'Etat", au contraire de Ben Barka, "agitateur", toujours selon le roi. En signe de protestation contre l'exil de Bouabid, les députés de l'USFP se retirent du parlement, s'attirant ce commentaire lapidaire de Hassan II : "Si j'étais le procureur général du roi, je les poursuivrais pour non-respect des tâches pour lesquelles ils ont été élus". Hassan II était plus que ça, il était monarque au dessus des lois par la vertu de la grâce divine. Il le rappelle aux opposants réclamants la libération de Bouabid, via la télévision française : "Moins on en parlera, mieux ça vaudra (...) J'aurais pu le libérer tout de suite après sa condamnation", déclare-t-il à la télé française, en 1982, lors d'une visite officielle en France. Hassan II est d'autant plus agacé par le sujet que les socialistes français l'attendent de pied ferme, en solidarité avec l'USFP. Son "pote" Giscard d'Estaing n'est plus à l'Élysée. Le joli moi de mai 81 est passé par là, Mitterrand est au pouvoir depuis peu, on fait le grand ménage de printemps sur la question des droits de l'homme. Les émeutes de Casablanca de juin 81 viennent aussi assombrir l'image fantasmagorique d'un roi transpirant la baraka. Paul Nahon, journaliste télé français, embraye sur les émeutes de Casablanca. Hassan II le reprend quasiment en parlant des "événements du 22 juin". Comme les Français parlaient, dans le temps, des "événements d'Algérie" pour occulter le mot "guerre".

"Je suis désormais sûr que Kadhafi est un renégat."
Conférence de presse à Paris, en janvier 1982.

Hassan II n'a jamais pu cerner le personnage Kadhafi, malgré la charge émotionnelle qui a accompagné leurs valse répétitives de fâcheries et de réconciliations. Le roi accusait le "colonel" d'avoir, entre autres, créé le Polisario. De son côté, Kadhafi se munit de gants blancs pour ne pas serrer la main nue de Hassan II, tendue à Shimon Peres et à bien d'autres pontes de l'Etat hébreu. Les relations entre le Maroc et la Libye se caractérisent ainsi plus par un affect personnel propre aux relations intimes (entre Hassan II et Kadhafi) que par des relations adultes d'Etat à Etat. Et comme dans tout couple infernal, on fait feu de tout bois, surtout quand on a une arme de destruction massive : la religion. Lors de cette fameuse conférence de presse parisienne tenue début 1982, Hassan II revêt son costume de Commandeur des croyants pour jeter l'anathème sur le Guide

Suprême : "Tourner autour de la Kaâba, le Livre vert à la main, est un geste qui contredit les préceptes de l'islam. Et seul un renégat peut en entonner le contenu entre Assafa et Al Marwa". Du point de vue théologique, le renégat, expliquera-t-il plus tard, "peut être assimilé à l'apostat". La "fatwa" royale sera abrogée quelques années plus tard. D'un coup de baguette magique, Hassan II trouve en effet le moyen de sceller l'Union maroco-libyenne, puis l'Union du Maghreb Arabe avec Kadhafi... à deux et sans frontières communes. L'"individu versatile qu'il est impossible de suivre et de contrôler", dixit Hassan II à propos du Guide de la révolution, était redevenu fréquentable. Et Hassan II, un peu versatile du coup. Extraordinaire retournement de situation.

"Comment en est-on arrivés là ? Soit du fait des Awbach ou des enfants manipulés."

Extrait d'un discours royal, en janvier 1984.

Hassan II voit rouge au lendemain des émeutes de 1984, qui ont embrasé plusieurs villes dont, principalement, Nador et Marrakech. Le discours est dur, violent même. Le roi utilise l'expression péjorative de "Awbach" (insectes), stigmatise les "enfants manipulés" auxquels il promet "un traitement d'adultes s'ils ne cessent toute plaisanterie", accuse les gauchistes, etc. Mais le discours le plus violent du règne de Hassan II se termine sur une note positive : "Le coût de la vie n'augmentera pas", rassure en effet le monarque, enfin revenu à des sentiments meilleurs. Cette escalade verbale, comme le facteur de compensation qui la sous-tend, résume bien le Hassan II des années 80 : capable de mater dans le sang les émeutes du pain de 1981 mais de proposer, à la surprise générale (et en toute illégalité), de faire bénéficier tous les salariés qui gagnent moins de 1500 dirhams par mois d'une baisse du tiers de leur loyer. Une mesure qui fera long feu, comme la promesse formulée peu avant de relier Marrakech à Laâyoune via Agadir par train !

"L'Europe de l'Ouest ne s'intéresse qu'à la grande bouffe.

Elle est sous le joug du poulet, du vin et de l'abstraction."

Interview au Figaro Magazine en février 1984.

On peut penser tout le mal que l'on veut de Hassan II. Une chose ne peut lui être retirée : il avait un sens supérieur de la formule. Il impactait, comme on dit dans le jargon des médias, se souciait du mot juste et des combinaisons frappantes. Ici, pas franchement opposé à la bonne chère, plutôt soucieux de rappeler aux Européens son "pragmatisme politique", argument leitmotiv pour contrer "l'abstraction" des droits de l'homme. Il aura au moins réussi à convaincre [evene.fr](http://www.evene.fr). Ce site spécialisé dans les phrases d'hommes célèbres reprend la déclaration au Figaro Magazine. C'est d'ailleurs la seule citation de Hassan II sélectionnée.

"Si Khomeiny est musulman, alors je ne le suis pas."

Au Figaro en février 1984.

Puisant sa légitimité dans l'Islam sunnite, Hassan II voyait d'un mauvais œil la concurrence possible du chiite Khomeiny sur son terrain de prédilection. Le défunt roi craignait que la révolution islamique iranienne, survenue en 1979, donne des idées à sa propre opposition islamiste. Il ira jusqu'à accuser l'Iran de Khomeiny d'avoir fomenté les émeutes urbaines de 1984 au Maroc. Ressortant encore une

fois son costume de Commandeur des croyants du placard, Hassan II descend en flammes la révolution iranienne, la dénudant de tout fondement religieux, pour l'habiller de rouge à la façon d'un émeutier : "J'ai eu le sentiment qu'elle symbolisait une revanche très profonde (...) la revanche de ceux qui n'avaient rien contre ceux qui avaient tout". Hassan II accueillera d'ailleurs le Shah d'Iran, chassé par celui que le roi appelle "notre ami Khomeiny", mais ne manquera pas de souligner les erreurs commises par l'ancien empereur. Dans La Mémoire d'un roi, Hassan II énumère les bourdes du Shah, avec une précision chirurgicale : la nomination de la Shabanou comme régente, contraire aux préceptes de l'Islam ; les toasts au champagne télévisés du Shah d'Iran ; la jupe de Farah, femme du Shah, dévoilant son genou dans une mosquée, etc. Ce type de comparaison cher à Hassan II le met en valeur. En filigrane, il fait comprendre à ses interlocuteurs qu'il a, quant à lui, une vraie légitimité religieuse et a su la préserver, contrairement au Shah.

Extrait d'un discours royal, en juillet 1986.

"Je suis la conscience des Marocains, je le dis et sans la moindre menace, tout Marocain qui restera assis alors qu'un Palestinien est à la tribune, en train de comparer les Marocains à des sionistes, je salirai la porte de sa maison, avec ce que vous savez, et il est inutile de préciser ma pensée."

Les réactions enregistrées ici et là, dans certains pays du Moyen-Orient, suite à la visite au royaume de Shimon Peres, en 1986, allaient provoquer, encore une fois, l'ire du souverain, et il n'hésitera pas à le faire savoir. Devant le Parlement palestinien, Mohamed Abdelaziz, leader du Polisario, dira que "les Sahraouis souffrent de l'occupation tout comme les Palestiniens". Considérant cette déclaration comme "une atteinte à l'honneur et à la dignité du Maroc", Hassan II déclare, dans la foulée : "Je n'ai pas l'habitude d'être dur, et je pèse toujours mes mots. Je n'admettrai jamais qu'on dise que le Maroc fait au Sahara ce qu'Israël fait en Palestine", rappelant que le Maroc a beaucoup fait pour les Palestiniens. Il a aussi intimé l'ordre à tout Marocain de se retirer, lors de n'importe quelle rencontre internationale, si un délégué palestinien prenait la parole. Hassan II, avec des propos extrêmement durs, tourne momentanément le dos à la Palestine, à une époque où il caresse l'idée d'ancrer le royaume à l'Europe en construction. Cela ne dure qu'un temps, car l'Europe repousse les avances de Hassan II, et Yasser Arafat se réconcilie définitivement avec le monarque. Vite et bien, heureusement !

"Si je devais adorer un autre qu'Allah, ce ne pourrait être que mon pays."

À la télévision danoise en février 1988.

Les médias occidentaux avaient pour coutume, à l'époque, de parler du Maroc de Hassan II. Rarement du Maroc tout court. Plus d'un quart de siècle de règne a ancré dans les médias que l'un n'allait pas sans l'autre. Louis XIV disait, "l'Etat c'est moi", Hassan II aurait pu ajouter et "Dieu et la patrie". La sainte trinité, interchangeable pour bien asseoir le trépied, bien calé sur un patriotisme plus vendable dans les médias occidentaux : "Je préfère mon pays à mon trône", déclare Hassan II à Jean Daniel (Le Nouvel Obs du 6 juillet 1986). Il y allait même de son anecdote : "En plusieurs occasions, des Français m'ont tutoyé, m'ont rabroué, et que je me suis fait traiter de bicot. Je vous dirais que ça m'a déplu, non pas 'souverainement', mais 'nationalement', et que cela constituait pour moi une brûlure effroyable", raconte Hassan II dans La Mémoire d'un Roi. Le prince nationaliste de la "révolution du roi et du peuple" poussait parfois sa marocanité à l'extrême : "Je voudrais interdire aux princes et princesses, et pour toujours, le mariage avec des étrangers, même s'ils sont arabes et

musulmans", expliquera t-il dans La Mémoire d'un Roi.

"Prétendre que nous avons imposé la souscription est un pur mensonge, voire de la jalousie."

À propos de la participation des citoyens à la souscription pour la Mosquée Hassan II,

à France Inter en décembre 1988.

En 1986, Hassan II allait faire une déclaration qui ne laissera de marbre aucun citoyen, puisqu'ils étaient désormais tous concernés. C'est qu'il avait décidé, plaît-il ?, de construire à Casablanca - qui n'avait aucun monument à exhiber, se justifia-t-il- la troisième plus grande mosquée du monde, pieds dans l'eau s'il vous plaît. Tous les citoyens passèrent à la caisse, de gré, de peur ou à leur insu. Ainsi l'élan fut général, dans les campagnes comme dans les villes, pour doter Casablanca de son plus bel atour. Sur les ondes de France Inter, Hassan II se défendra plus tard contre les accusations de racket, dont était l'objet son tout-puissant ministre de l'Intérieur, Driss Basri, : "Les chrétiens sont jaloux des musulmans. Pourquoi dépensent-ils des fortunes sur des églises qu'ils ne finissent jamais ? Les Marocains tenaient à faire la bonne action de leur vie". Et d'ajouter, à l'adresse de l'envoyé du Nouvel Observateur, en des termes qui ne dénoteraient pas dans la bouche d'un El Qaradawi du vendredi : "Nous aurions pu construire cette mosquée avec l'argent de l'Etat, mais nous avons voulu que tous les Marocains y participent". Rappelez-vous : son trône était sur l'eau !

" Je reçois les membres du Polisario en qualité de Marocains pour les écouter."

Le Nouvel Observateur du 22 janvier 1989.

à la fin des années 80, Hassan II franchit le rubicond en recevant une délégation du Polisario. Ce nouveau contre-pied royal entraîne, comme il l'avait calculé, une polémique. Certains y voient une reconnaissance officielle du Polisario, à un moment où l'organisation est en quête d'une légitimité internationale. Non, la terminologie ne changera pas : la "pseudo RASD" restera pseudo. Le roi défunt explique qu'il n'a fait que prêter l'oreille à des Marocains voulant lui toucher un mot : "Il ne s'agit pas de négociations, je les reçois en tant que Marocains pour les écouter", feinterait son monde Hassan II. Sinon, c'est définitivement niet pour Mohamed Abdelaziz, le leader du Polisario. A cas d'espèce, traitement particulier : "Abdelaziz est un enfant de Marrakech, enregistré sur les registres de l'état civil de la ville par un officier français du protectorat (...) je ne recevrais jamais des Marocains qui renient leur pays et qui en plus appartiennent à un mouvement de libération", confie Hassan II à Jean Daniel du Nouvel Observateur.

"C'est à la demande expresse de la Mauritanie que le Maroc n'est pas présent à Lagouira."

Lors d'une rencontre avec la presse espagnole, en septembre 1989.

"Le Maroc de Tanger à Lagouira" est un des plus célèbres slogans du règne de Hassan II. Aussi, le roi défunt a dû parfois se justifier devant la presse étrangère, et faire le service après vente pour cette formule parlante mais inexacte. Lagouira, un trou paumé, se trouve en fait en Mauritanie, tandis que les autorités marocaines censées veiller sur le patelin sacré sont à... Dakhla, 600 km plus loin. Pour justifier cette hérésie géographique, Hassan II refilait la patate chaude aux Mauritaniens. Selon lui, le Maroc n'occupait pas militairement Lagouira à la demande de nos voisins, afin de ne pas leur

attirer les foudres du Polisario. Le mythe de l'intégrité territoriale passait aussi par ce (presque) petit mensonge en famille. Ce n'est effectivement pas la petite Mauritanie qui allait contredire le grand frère marocain.

"Au Maroc, nous sommes fondamentalistes, mais, justement, le fondamentalisme nous interdit l'intégrisme."

Emission "L'heure de vérité", sur France2, en décembre 1989.

Hassan II a endigué la menace de "notre ami Khomeiny", épouvantail islamiste des années 1980. Il suit de près l'évolution de la situation en Algérie, "ce laboratoire", comme il la qualifiera un jour. Et il ne croit pas un seul instant que le Maroc risque, un jour, d'être à son tour emporté par les vagues déferlantes de l'intégrisme. C'est l'époque où le roi, dûment secondé par son homme-lige, Driss Basri, déploie à tout venant le slogan du "Maroc stable, sécurisé, non concerné par la menace islamiste". Trop optimiste ? La théorie cadrerait bien, en tout cas, avec une époque où le royaume, à l'abri du terrorisme, ne comptait aucune organisation islamiste contestataire, en dehors de la balbutiante Jamaâ de Cheikh Yassine.

"Les stupéfiants produits par le Maroc ne sont ni dangereux ni illicites.

Il faut sanctionner le consommateur et non le producteur."

Rencontre avec des journalistes espagnols en 1989.

Souvent glissant pour son interlocuteur, Hassan II maîtrisait, de plus, l'art de décontenancer les médias en lâchant des bombes, au détour d'une question parfois banale. Face aux journalistes espagnols, il poussera la fantaisie (humeur du moment ?) jusqu'à annoncer que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) envisageait d'encourager la consommation (thérapeutique) du cannabis dans certains pays. L'Europe, de plus en plus enfumée par la Maroc, reproche, à l'époque, au roi défunt la distraction de ses gardes frontières. Hassan II ne se démonte pas. Il explique doctement, aux empêcheurs de fumer en rond, que le cannabis n'est pas interdit par la religion et que sa nocivité n'est pas prouvée de manière scientifique. Révolutionnaire, quand ça l'arrange. Notons, enfin, comment le roi appelle à sanctionner "le consommateur et non le producteur", une énormité qui revient à admettre que la culture de cannabis ressemble bien à une affaire d'Etat.

"Il n'y a, à Kelaât Mgouna, que des roses."

Lors de l'émission "7 sur 7", sur TF1, en mai 1993.

Hassan II recevait la chaîne française TF1, dans son palais de Rabat, pour l'émission "7 sur 7" qui lui était consacrée ce jour-là. Les Marocains venaient de dire oui, à 99% et des poussières, comme il se devait, au énième amendement de la Constitution proposé par le souverain. Les bagnes de Tazmamart et de Kelaât Mgouna venaient de cracher leurs dernières victimes. Seuls restaient derrière les barreaux les prisonniers sahraouis. L'Humanité, organe du Parti communiste français, montera au créneau pour critiquer l'initiative de l'émission de donner à Hassan II une tribune renommée pour faire redorer son blason. La journaliste du quotidien ira même jusqu'à défier les initiateurs de l'émission en leur proposant d'évoquer avec Hassan II les bagnes fermés. Anne Sinclair n'hésitera pas, avec le sourire bien sûr, à demander s'il y avait des prisonniers politiques à Kelaât Mgouna. Et avec le sourire, le défunt souverain répondit : "Kelaât Mgouna est un endroit

touristique, madame, c'est la capitale des roses. Tazmamart, c'est de l'histoire ancienne". La belle Anne persiste et signe : "Selon l'ONU, il existe un bain secret à Kelaât Mgouna". "Mon Dieu, je vous répète que c'est la capitale des roses. Les gens ne connaissent pas la géographie du Maroc", asséna-t-il sa vérité géographique, absolument pas sous le charme de la célèbre journaliste. Anne Sinclair ne se laisse pas démonter. "Existe-t-il dans le royaume d'autres endroits où pourraient être détenus des prisonniers d'opinion ?", tient-elle à savoir. Le sourire ravageur et les yeux océan de la belle Anne n'ont eu, de toute évidence, aucun effet sur le souverain. Il n'a pas craqué. C'était non !

"Il ne faut pas perdre son temps à avancer des arguments de bonne foi face à des gens de mauvaise foi."

Extrait d'une série d'entretiens accordés à Eric Laurent pour "La Mémoire d'un roi", en 1993.

Hassan II absout, en argumentant, la longue histoire d'un règne traversé par les scandales, les disparitions...et les accidents de la circulation. "Je crois qu'ils (ndlr : les personnes critiques sur les droits de l'homme) vont avoir un accident de la circulation parce qu'ils regardent trop dans le rétroviseur", expliquera-t-il, par exemple, quelque temps plus tard, avec une certaine distance, à la chaîne de télévision France 2. Et la bonne (ou mauvaise) foi, dans tout cela ? Le souverain plie son affaire et règle ses comptes avec les fantômes du passé (les Ben Barka, Oufkir, etc.) en bottant systématiquement en touche. "La politique est un peu semblable à la météo, on progresse par temps clair ou par temps couvert, chaque fois il faut percer les nuages de l'avenir", confie le roi à Eric Laurent, avec l'art consommé de signifier les choses sans les dire. A défaut de dire toute la vérité, Hassan II aura passé les dernières années de sa vie à expliquer sa démarche et ce qu'on peut appeler sa "philosophie". Par temps clair ou (surtout) couvert, bien entendu.

"Jugez-en vous-même. Je suis en parfaite forme (...) L'affection respiratoire dont j'ai souffert est aussi une manifestation de la négligence dont j'ai peut-être fait preuve(...) Je suis assez têtu et j'aime beaucoup faire du sport, notamment nager dans ma piscine à n'importe quelle heure. Interview du 3 mai 1996 à Paris Match.

Hassan II vient d'être hospitalisé à New York. Il minimise son mal, se targuant de n'avoir jamais, à son souvenir, été contraint de rester alité "même pour une très forte grippe". Hassan II souffre en vérité d'un cancer, et sa maladie est tenue secrète. Le roi défunt balaie, d'ailleurs, d'un revers de la main les "rumeurs pessimistes" qui continuent de courir : "Je pense que je n'ai pas que des amis (...) Certains m'acceptent et font de moi leur ami, d'autres ne peuvent pas me supporter. Entre les deux, rien". Et d'ajouter : "Croyez-moi, c'est quelques fois pénible et j'aimerais bien, parfois, être un 'M. tout le monde' dont personne ne se rappellerait la conversation". C'est raté. Hassan II meurt trois ans plus tard et les puissants de la planète accourent à ses obsèques.